

Il y eut un moment de silence. La vieille regardait Liette. Elle ne paraissait pas la craindre, du reste. Elle était plutôt intéressée par cette figure souffreteuse.

— Expliquez-vous, madame... dit-elle. Je suis mère, en effet, je n'ai pas très bien compris l'allusion que vous avez faite tout à l'heure.

— Madame, je viens de Chimay où l'on m'a dit que votre fils occupait depuis quelque temps un jeune garçon et une jeune fille à peu près du même âge. Est-ce vrai ?

— Deux enfants qui vagabondaient et que nous avons recueillis. C'est vrai. Oh ! nous ne les brutalisons pas. Ils sont bien couchés, bien nourris, bien soignés. Seulement le travail est dur. Est-ce que vous savez d'où ils viennent, vous, ces enfants-là ?

— Pouvez-vous me préciser la date où vous les avez recueillis ?

— Il y a six semaines environ.

— Six semaines, c'est cela, murmura Liette frémissante d'espoir. Il y a six semaines que Bertine s'est enfuie.

Et comme elle sentait sur elle le regard interrogateur de Fifi :

— La fillette est ma fille et je ne l'ai jamais connue...

La vieille eut un regard de pitié :

— Je comprends, dit-elle, je comprends. Attendez. Vous la reverrez bientôt. Dans quelques minutes, sans doute.

Elle consulta l'horloge qui battait son tic tac sonore dans un coin de la pièce.

— Même, mon fils devrait être ici. Approchez-vous du feu.

Liette se réchauffa, sans rien dire.

— Voulez-vous vous coucher ? demanda la vieille.

— Non, oh ! non, je ne dormirais pas.

Les heures s'écoulaient lentement. Bien souvent la paysanne consulta l'horloge. Elle paraissait inquiète.

— Il devrait être de retour.

Et tout à coup elle se rappela que Jennekin, quelques jours auparavant, lui avait dit qu'il ferait connaître aux enfants les sentiers de la forêt d'Anor, qui aboutit à la forêt de Trélon. Alors, cela la tranquillisa un peu.

Pourtant, elle calculait. Tous les sentiers de la frontière, elle les avait parcourus bien des fois. Et même si Jennekin avait pris par Anor, il devrait être rentré. Sans doute, il avait rencontré des obstacles, des embûches tendues par des douaniers. Il avait fallu fuir, faire de longs détours, peut-être regagner la frontière.

Elle était fière de son fils. Elle savait qu'il dépitait aisément les douaniers. La pensée ne lui venait même pas qu'il avait pu se faire prendre.

Vers quatre heures du matin, elle sortit, se tint sur le seuil.

Et elle écouta, dans le lourd silence de la campagne couverte de neige, si elle n'entendait pas quelque bruit de course, assourdi.

Et Papillon qui était toujours revenu des heures avant son maître, Papillon lui-même ne rentrait pas.

Cela la tranquillisa, après réflexion.

Car s'il était arrivé un accident à la petite troupe de fraudeurs, l'accident n'eût pas empêché le chien de passer.

Et si l'accident avait eu une victime : Papillon, cela n'eût pas retardé Jennekin et les enfants.

Ce retard était donc naturel.

Elle allait rentrer, car il faisait très froid.

Elle s'arrêta tout à coup et revint dans le jardin.

Il lui avait semblé entendre des voix dans la forêt.

— Oui, oui, des hommes, murmura-t-elle.

Et elle attendit. Et Liette elle-même était sortie.

En effet, des hommes surgirent tout à coup de la forêt, près de là. On les voyait distinctement, sur la blancheur de la neige. Ils étaient quatre, tout noirs, et portaient, en marchant au pas, quelque chose que les deux femmes ne distinguaient pas bien.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? murmura Fifi inquiète.

Et, comme ils se rapprochaient, elle voit mieux.

Ce qu'ils portent, c'est le cadavre d'un homme.

Et ces gens, qui paraissaient noirs, sont des douaniers enveloppés dans leurs manteaux.

Fifi se tait, le cœur serré par une angoisse mortelle. C'est que ce groupe vient de sortir de la forêt. Et il ne prend pas le chemin de Solre, non, il se dirige vers la maison de Jennekin.

Ils poussent la porte à claire-voie du jardin.

Ils entrent.

— Mais qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc ? dit la vieille.

Ils s'arrêtent devant la maison et déposent le fardeau lugubre, recouvert d'un manteau.

D'une main tremblante, elle soulève le manteau.

Et la tête livide de Jennekin, tout ensanglantée, apparaît.

Elle recule, foudroyée, jusque dans la maison, tombe dans les bras de Liette qui la retient.

Et elle dit seulement d'une voix rauque :

— Ils m'ont tué mon fils !

Les douaniers rentrent le cadavre. La vieille est évanouie. Et c'est Liette qui les interroge.

Un douanier lui raconte le drame de la forêt.

— Monsieur, lui dit-elle, Jennekin n'était-il pas accompagné ? Et qu'avez-vous fait des enfants qu'il ramenait avec lui de Belgique ?

— Nous avons vu leurs traces dans la neige et nous avons même rencontré les ballots de tabac qu'ils ont jetés pour être plus lestes à courir. Quant à eux...

— Nous n'avons pu mettre la main dessus. Et s'ils ne connaissent pas les sentiers de cette forêt, ils ont grande chance d'y mourir de froid cette nuit...

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Et tout à coup elle se rappelle qu'on lui a parlé d'un chien.

— Mais ces enfants étaient accompagnés...

— Non.

— Si... on me l'a dit... un chien... très intelligent...

— Ah ! oui, Papillon, fit un douanier avec sourire. Eh ! bien, il a son compte, celui-là aussi, comme Ronflaud.

— Mort ?

— Probablement. Une balle du brigadier Pimperlot.

La vieille reprenait connaissance. Elle se souleva, vint se traîner à genoux auprès du cadavre et redit :

— Ils me l'ont tué !

Elle ne dit que cela. Elle n'a pas un cri de haine ou de vengeance. La terrible douleur l'accable. Et pleurant elle se met à réciter des prières en son patois flamand, pendant que les douaniers referment la porte et s'éloignent et que Liette rêve à Bertine, perdue peut-être dans cette forêt couverte de neige.

Elle s'agenouille aussi devant ce mort, récite une courte prière.

Il a été bon pour sa fille. Elle l'aurait tant remercié, s'il avait vécu.

Puis elle sort sans bruit.

Elle ne veut pas perdre une minute. Bertine ne reviendra pas chez Jennekin sûrement, après le drame de cette nuit qui a dû l'épouvanter.

Et les deux abandonnés se laisseront mourir de froid peut-être.

Elle les recherchera, elle, sans connaître les sentiers. Elle parcourra cette forêt ; elle donnera, à toutes les maisons qu'elle rencontrera, leur signalement.

Et en courant comme une folle, elle quitte la maison où prie et pleure la vieille paysanne et s'enfonce sous les grands arbres qui semblent l'engloutir.

Elle ne savait pas les chemins. C'était donc inutile de choisir.

Elle prit le premier sentier qui s'offrit à elle.

Bientôt d'autres sentiers s'entre-croisèrent. Elle les prenait aussi, au hasard. Elle arriva à une grand-route qu'elle suivit pendant quelque temps, puis qu'elle abandonna pour une allée assez large, au bout de laquelle des broussailles l'obligèrent à revenir sur ses pas.

De temps en temps, en sa course folle, elle s'arrêtait pour crier :

— Bertine ! Bertine !

Elle voulait ainsi rassurer l'enfant, lui faire comprendre que les douaniers ne la poursuivaient plus et qu'elle trouverait une protection.

Mais sa voix brisée n'allait pas loin. Ces grands arbres qui paraissaient morts et que recouvraient ce linceul lugubre de neige, étaient pareils à des fantômes s'opposant à tous les efforts maternels.

La neige étouffait la voix. Celle-ci n'avait aucune sonorité.

Pourtant Liette ne se décourageait pas. Quelque chose lui disait qu'elle jouait sa dernière chance et que, si elle ne retrouvait pas Bertine cette nuit-là, elle ne la retrouverait jamais.

Et elle criait dans la profondeur du bois sourd.

— Bertine ! Bertine !

Il arriva qu'elle crut entendre, à un certain moment, qu'on lui répondait.

Elle s'arrête, palpitante d'émotion.

Elle écoute, retient sa respiration, ses tempes battent, sous la poussée de fatigue énorme de cette nuit de recherches, succédant à une journée de recherches aussi.

Oui, un cri dans le lointain...

Elle ne s'est pas trompée. Mais c'est un cri étrange, comme un hurlement... Ce n'est pas un être humain qui crie, à moins qu'il ne soit en danger de mort...

Elle écoute plus attentivement. Elle n'ose plus marcher même dans cette neige qui assourdit pourtant ses pas. De longues minutes se passent encore. Et comme elle n'entend plus rien, il lui vient à l'idée de crier de nouveau :

— Bertine ! Bertine ! !

Et comme répondant à ce cri, le hurlement répond de plus belle.

— C'est un chien ! C'est Papillon, Papillon blessé, Papillon qui sans doute accompagne les enfants !

Elle reprend sa course dans les broussailles, se dirigeant vers le cri.

Et voilà qu'elle entend ce hurlement derrière elle.

Elle s'est donc trompée de chemin ? on bien le chien a couru à